

## **Profession — Reporter de Michelangelo Antonioni**

### **Le choc du néant**

*Professione : reporter / The Passenger*, Italie, 1975, 123 minutes

Maurice Elia

---

Number 208, May–August 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48834ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

La revue Séquences Inc.

**ISSN**

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this review**

Elia, M. (2000). Review of [Profession — Reporter de Michelangelo Antonioni : le choc du néant / *Professione : reporter / The Passenger*, Italie, 1975, 123 minutes]. *Séquences*, (208), 25–25.



Un hymne à l'espace et à la liberté

# Profession : reporter

de MICHELANGELO ANTONIONI

Le choc du néant

1975

**S**il est un film d'Antonioni où le mystère de la création s'associe de façon totale au récit raconté, c'est certainement **Profession : reporter**, hymne à l'espace, à la liberté de l'individu et à la modernité. Au moment de sa sortie, presque tous les critiques s'étaient entendus pour proclamer que le film, qui pose un regard nouveau sur le vide et l'absence, était le plus moderne de son auteur. Aujourd'hui, il apparaît un peu comme la dernière œuvre cinématographique d'une génération. Une génération qui refusait, il y a un quart de siècle, de s'éteindre, souhaitant poursuivre sans relâche sa quête d'identité. Tout le monde sait que, lorsqu'on parle des années soixante, on parle en fait de la période qui s'étend du milieu des années soixante au milieu des années soixante-dix. L'année 1975 représenterait donc, dans l'histoire occidentale et dans celle du cinéma, la fin d'une époque. C'est l'année du **Nashville**, de Robert Altman, du **Faux mouvement**, de Wim Wenders, de **La Terre de la grande promesse**, d'Andrzej Wajda, du **Voyage des comédiens**, de Theo Angelopoulos, des **Ordres**, de Michel Brault... Autant de films dits *modernes* à plus d'un titre.

Le récit de **Profession : reporter** commence quelque part en Afrique où le reporter David Locke prend conscience de son échec professionnel et personnel. Il décide alors de s'approprier l'identité de Robertson, son voisin d'hôtel mort subitement dans sa chambre, pensant pouvoir se libérer de sa propre histoire. Physiquement, il lui ressemble un peu et il pense que le stratagème pourra réussir. Locke ne tardera pas à comprendre que le mort entretenait des relations louches avec des éléments dangereux de la guérilla locale, que c'était un homme d'action, qui travaillait dans les faits, non un simple témoin. Et que bientôt, submergé par les événements, sa propre vie sera en jeu. Entre-temps, il rencontrera une jeune fille mystérieuse qui, pour un moment, le réconciliera avec une réalité plus ou moins tangible, mais qu'il sait provisoire.

Nouvel opus antonionien sur les apparences et l'inertie existentielle de personnages aux parcours mal accomplis (ou non voulus), **Profession : reporter** rappelait **Blow Up** (le film précédent de son auteur) par bien des aspects. **Blow Up** racontait la prise de conscience de Thomas, un photographe qui voyait la réalité lui échapper et se rendait compte de l'ambiguïté de tout ce qui l'entoure. Ici, le photographe devient reporter, un métier analogue en

quelque sorte, qui consiste à enregistrer les données concrètes d'une certaine réalité. Cependant, Locke ira plus loin que Thomas, puisque sa tentative de briser ladite ambiguïté (et, par le fait même, sa propre identité) sera désespérée et le mènera au néant.

Le héros, traqué par deux passés qui se superposent, sentira venir le bout de la route et la mort commencera subtilement à le hanter. Témoin une scène significative où il est assis à la table d'un restaurant : il est en compagnie de son amie qui s'inquiète parce qu'il semble absorbé par quelque chose. La caméra quitte soudain les deux protagonistes et amorce un lent travelling avant, dans la direction de la vitre du fond de la pièce. Ce déplacement traduit une anticipation, celle de la propre mort de Locke, ainsi que celle de ce fameux plan-séquence de sept minutes, à la toute fin du film, une scène qui fera d'ailleurs date dans l'histoire du cinéma comme symbole de l'impossibilité de se soustraire à sa destinée : la caméra franchit très lentement les grilles de la fenêtre de sa chambre, explore une place de village où sont cadrés en plan général des personnages totalement étrangers au drame qui se joue à l'intérieur. L'intensité dramatique de cette finale (en fait, l'avant-dernier plan du film) est exceptionnelle, Antonioni semblant vouloir nous souligner le caractère illusoire et impuissant du cinéma. La fiction paraît abolie, l'infranchissable barrière n'étant soudain plus infranchissable. C'est pourquoi nous ne verrons pas la mort de David Locke, sa seule vérité possible.

Antonioni disait que, si la connaissance des choses nous modifie, l'impossibilité de les comprendre nous modifie aussi. Peut-être a-t-il voulu nous dire, avec **Profession : reporter**, que la raison n'est pas nécessairement l'élément fondamental qui gouverne la vie de l'individu et de la société, que l'instinct l'a remplacée, les gens ayant cessé de se demander le pourquoi des choses parce qu'ils savent qu'ils ne peuvent pas obtenir de réponse. **☞**

Maurice Elia

## ■ Profession : reporter / The Passenger

Italie 1975, 123 minutes — Réal. : Michelangelo Antonioni — Scén. : Mark Peploe, Peter Wollen, Michelangelo Antonioni — Photo : Luciano Tovoli — Mont. : Franco Arcalli, Michelangelo Antonioni — Mus. : Ivan Vandor — Déc. : Piero Poletti — Cost. : Louise Stjernsward — Int. : Jack Nicholson (David Locke), Maria Schneider (la fille), Jennie Runacre (Rachel Locke), Ian Hendry (Martin Knight), Steven Berkoff (Stephen) — Prod. : Carlo Ponti.